

Si l'on en croit l'étymologie, être veuf (*viduus* en latin), c'est être « vide » : sans le conjoint, on éprouve inévitablement un manque, une absence, une dépossession. À n'en pas douter, les diacres sont concernés par cette question. D'une part, l'élévation de la moyenne d'âge dans nos sociétés fait que de plus en plus de diacres se retrouvent seuls, après de longues années de partage dans le mariage ; on rencontre aussi, et surtout, de plus en plus de veuves de diacres. D'autre part, cette réalité sociale doit interpeller le ministère de diacre, puisqu'il est orienté vers les situations de fragilité. Certains, comme Pierre Carrot qui s'exprime ici, ont même reçu une mission de leur évêque pour cela. *Diaconat aujourd'hui* a également demandé à plusieurs témoins de livrer leur expérience. Sur un autre plan, le dossier tente d'éclairer la situation de veuvage par la compréhension de sa spécificité psychologique et spirituelle : Nadine Beauthéac présente une analyse « clinique » rigoureuse de cet état, avec les moyens scientifiques qu'elle s'est donnés ; Michèle Taupin nous transmet ce qui remonte de ses équipes d'Espérance et vie ; Solange Roussier raconte l'histoire de son livre. Enfin, Fabien Blanquart fait le lien entre les veuves du temps de la Bible et la diaconie de l'Église.

Pour le chrétien, le « vide » du veuvage évoque le tombeau vide du Christ : au-delà de la douleur de la perte physique, la foi peut-elle déjà regarder vers la vie qui triomphe ? Veuves et veufs ne peuvent nous laisser indifférents : au-delà de la compassion qu'ils suscitent, ils sont pour tous des guides dans notre expérience de la Pâque. ▀

Patrice Maincent
Diacre du diocèse de Lille

Veuves et veufs : vivre l'absence



LE VEUVAGE ET LE DEUIL

Passer du nous au je

D'abord ethnologue et travaillant pour des organismes internationaux, Nadine Beauthéac a perdu son premier enfant, puis son mari. Veuve à 46 ans, elle a entrepris des études de psychothérapeute et tente d'aider par son expérience et sa compétence, les personnes affectées par le deuil. Elle fait aussi partie de l'association Vivre son deuil - Ile-de-France.



Nadine Beauthéac
Psychothérapeute

La réalité du deuil est très mal connue dans notre société. La souffrance de veuvage, elle, est largement sous-estimée face à l'horreur qu'engendre la mort de l'enfant. Perdre son conjoint, c'est pourtant perdre « sa moitié ». C'est perdre avec elle le quotidien, ses habitudes, sa routine, bien sûr la tendresse et la sexualité partagées, la complémentarité aussi des tâches autant domestiques qu'éducatives avec les enfants, les projets familiaux, etc. La personne veuve se retrouve « seule » dans la vie, malgré ses enfants. Comment continuer à vivre lorsqu'on perd celui ou celle qui cristallise le désir de vivre ?

Le vécu du deuil au quotidien

L'absence physique de l'être aimé est la confrontation avec le vide qu'il laisse à jamais. Il faut apprendre à mettre un couvert en moins à table, voir la famille réunie avec lui ou elle, absent(e) à jamais, ranger des vêtements qui ne seront plus portés. D'autres se retrouvent dans la solitude d'un appartement.

À la violence de l'absence répond une violence du chagrin. Les pleurs sont parfois épouvantables. Certains vivent sans larmes, « en automate ». La fatigue physique est très présente. Prendre soin de soi, savoir se donner les moments de repos, constitue la première manière de traverser le deuil. S'associe une fatigue psychomotrice. Faire la moindre chose semble impossible. Certains ne se sentent plus capables de travailler ou de s'occuper des enfants.

L'endeuillé se perçoit comme anormal, les arrêts maladie sont fréquents, d'autres au contraire « tiennent » au-delà des limites du raisonnable et tombent dans la maladie. Cet état dépressif est

passager, lié à la crise du deuil, même si celui-ci dure longtemps. Il s'accompagne souvent d'hallucinations visuelles, auditives et olfactives : on devine dans une foule le défunt, il est présent de l'autre côté de la porte. Vivre de tels instants est normal. Être patient dans cet état intolérable va donner la possibilité d'accomplir peu à peu cette tâche psychologique immense : arriver à vivre sans la personne aimée.

L'endeuillé traverse aussi un ouragan émotionnel. Les deux émotions prépondérantes sont la colère et la culpabilité. La colère passe par la révolte, le sentiment d'injustice, la rage. Colère contre la vie, le destin, Dieu, les responsables de l'accident, les médecins. Mais aussi contre le défunt lui-même parce qu'il nous a abandonnés. Il y a tous ces pourquoi : pourquoi lui/elle ? pourquoi moi ? pourquoi nous ? pourquoi notre famille ? La culpabilité, elle, s'accompagne de l'expression « J'aurais dû » : « J'aurais dû voir qu'il était dépressif et qu'il pouvait se suicider », « J'aurais dû lui dire que je l'aimais au lieu de me disputer avec elle ». Et il faut accepter aussi de survivre au défunt. D'autres émotions peuvent encore être là : l'angoisse, la détresse, la honte parfois...

Les temps du deuil

Le premier temps du deuil, le temps du choc, commence quand nous apprenons la mort. Il était d'usage de penser que ce temps durait de quelques heures à quelques jours. Mais c'est une erreur. L'endeuillé entre dans un état de dépersonnalisation où il reste hébété. Il va falloir de plusieurs semaines à plusieurs mois pour que le psychisme arrive à intégrer émotionnellement la nouvelle. Se met en place alors le temps de la

grande souffrance. C'est l'explosion de la culpabilité, de la colère, de l'angoisse. La vie n'a plus aucun sens, les paroles de consolation sont inutiles, les jugements laissant sous-entendre que l'on ne s'en remet pas assez vite, font très mal. Le temps donne au psychisme la possibilité de travailler les émotions : c'est là ce fameux « travail de deuil ». Travail intérieur qui permet d'apprivoiser l'absence du défunt, de transformer la déconstruction en une construction d'une nouvelle personnalité qui va assumer de nouveaux choix pour continuer à vivre. Ce temps peut durer de plusieurs mois à plusieurs années. L'endeuillé découvre de nouvelles possibilités d'aimer la vie. S'installe le deuil cyclique et intermittent. Si le deuil a un début avec le temps du choc, un milieu avec celui de la grande souffrance, il n'a pas de fin. Nous n'oublions pas nos morts, nous les mettons au contraire à leur juste place qui est dans le souvenir et le cœur, et il est normal que, de temps à autre, le chagrin revienne se manifester. Éprouver l'absence au fil des années n'est pas pathologique. Le deuil va alors suivre les cycles d'un calendrier personnel avec le plus souvent les dates anniversaires (de naissance, de décès), les fêtes (Noël, fête des mères, etc.), le cycle de la vie (naissances, mariages). Et s'exprimer par intermittence : une chanson, une image de film évoquent un souvenir et une bouffée de chagrin revient.

Quel nouveau sens a sa vie?

Va se poser la question de construire un nouveau lien. Pour les jeunes veuves et veufs, cela est souvent une évidence. Mais, à notre époque, les endeuillés du « troisième âge » osent se lancer aussi dans une telle option. C'est une avancée psychologique pour les femmes que d'intégrer qu'aimer « ensuite » n'est pas renier l'amour précédent. Car c'est bien cela l'enjeu de passer un nouveau lien. Comment puis-je aimer à nouveau sans être infidèle à mon conjoint mort ? Ai-je le droit d'être heureux ? Vais-je refaire confiance à la vie ? Les hommes construisent plus rapidement une nouvelle relation. L'entourage a tendance à



© Jacques Cousin/Clint

▲ Aimer « ensuite », ce n'est pas renier l'amour précédent.

penser qu'« il s'est consolé bien vite ». Mais les hommes ont un rapport spécifique au temps et à l'action, ce qui leur permet d'aller vers le futur souvent plus aisément que les femmes. Ce n'est pas pour autant qu'ils « oublient » la défunte. Ils savent faire coexister la morte et la vivante et ce n'est pas sans chagrin pour eux. D'autres vont au contraire trouver un nouveau sens à leur vie dans des domaines divers : faire des activités nouvelles, voyager, s'occuper des petits-enfants de manière privilégiée, s'investir dans le bénévolat... La marque de la bonne intégration du deuil sera le plaisir retrouvé dans ces nouveaux choix quels qu'ils soient, la capacité de vivre alors « avec » la perte et non plus « dans » la perte. ▲

MOUVEMENT ESPÉRANCE ET VIE

Accompagner le veuvage

Né du besoin de rencontre et de soutien mutuel de jeunes veuves de guerre dès 1941, conseillé et encouragé par le père Caffarel, sous le nom de Groupement spirituel des veuves, le mouvement qui s'appelle maintenant Espérance et vie, accueille les veufs depuis l'an 2000. Entretien avec Michèle Taupin, présidente.



À travers le travail de votre mouvement, pouvez-vous nommer les difficultés majeures que rencontrent les personnes qui ont perdu leur conjoint ?

Elles sont nombreuses, de tout ordre, et d'intensité variable. Certaines tiennent aux personnes elles-mêmes, d'autres aux réactions de leur entourage, mais leur cumul induit un sentiment d'isolement, de décalage, d'accablement. Lourd est le poids de la solitude à assumer sur le plan affectif, mais aussi face aux soucis portés à deux, aux décisions à prendre, aux incertitudes de l'ave-

nir. Tout est à terre, tout est à reconstruire. Même en l'absence de soucis matériels ou financiers, et sans graves problèmes familiaux, la perte de repères et de projets, comme la difficulté à parler de ce que l'on vit, à se sentir compris, entraînent un profond désarroi. Encore aggravé parfois par la culpabilité de ne pas pouvoir aider ses enfants dans leur propre deuil, la crainte d'un geste suicidaire, le traumatisme de circonstances particulièrement brutales...



Michèle Taupin aux Semaines sociales en 2009.

Comment le mouvement apporte-t-il son aide aux personnes rencontrées ?

D'abord par le respect de chaque situation : tout deuil est unique et doit être vécu à son rythme. C'est à une personne que l'on s'adresse, et un accueil chaleureux peut déjà la rassurer quant à l'utilité de sa démarche, souvent difficile. Franchir le pas d'entrer dans un groupe n'est pas évident, surtout quand l'entourage tente de vous en dissuader. C'est pourquoi le premier contact est souvent individuel. Les réunions d'équipe aideront ensuite à faire face à la réalité de ce qu'on vit, et d'abord à mettre des mots sur sa situation, grâce aux échanges avec ceux qui ont vécu la même épreuve. Nous apportons une certaine expérience accumulée, la nôtre étant enrichie par celle de nos aînés. Nous pouvons offrir des repères, suggérer des réponses aux questions qui nous habitent. Personne ne peut vivre à ma place, mais l'autre par son témoignage va m'aider à exprimer ce que je sens confusément, à trouver ma juste place. Même une réflexion perçue d'abord comme une agression pourra me faire avancer. On observe d'ailleurs qu'il n'y a pas de surenchère dans la douleur, au contraire : chacun est témoin de situations pires que la sienne. Un autre aspect important est celui de la rencontre, qui casse la solitude : des liens forts se tissent, au point qu'on a du mal à quitter le groupe. Mais cette amitié partagée nous aura fait prendre conscience de la valeur et des talents de chacun, et rendus plus aptes à des relations de qualité, plus confiants pour aller vers l'autre différent de soi.

En quoi ces situations interpellent-elles la foi chrétienne ?

La foi est bousculée, mise à l'épreuve. De deux choses l'une : ça passe ou ça casse. Il y a des ruptures irrémédiables ; mais si on peut admettre et exprimer sa révolte, et si un accompagnement bienveillant nous aide à la surmonter, la foi en sort purifiée et plus forte. Sans nier la souffrance, on pourra tenir debout dans l'épreuve, rendre grâce pour ce qui a été donné et consentir à ce qui est à >>>

Avancer en équipe

Pierre Carrot, diacre, présente la mission qui lui a été confiée par son évêque. Être à l'écoute de celles et ceux qui sont privés de leur conjoint, n'est-ce pas un autre visage de la diaconie du Christ ?

Je suis diacre du diocèse de Saint-Étienne depuis octobre 1997. Marié avec Jeannette, nous avons eu quatre enfants, dont une petite fille près du Seigneur, et nous avons dix petits-enfants.

Issu de Lyon, le diocèse de Saint-Étienne a fêté, le jour de la Pentecôte, ses quarante années d'existence. Mgr Dominique Lebrun en est le troisième évêque.

Depuis un peu plus de deux ans, ce dernier m'a demandé d'accompagner comme aumônier diocésain, le mouvement « Espérance et vie ». Ce mouvement, rattaché à la pastorale familiale, est plus particulièrement ouvert à toutes celles et ceux qui ont perdu récemment leur conjoint. Que dire de ma mission ? Sans d'abord se poser la question : « Comment répondre à l'attente des gens quand on n'est pas dans leur situation ? » J'ai beaucoup appris : écoute, respect, compassion.

Nous avons tous des amis dans le deuil. Mais être plongé dans un mouvement où des personnes ont pu dépasser leur douleur pour être à leur tour à l'écoute et accueillir celles et ceux qui traversent ce qu'elles ont vécu, m'a beaucoup touché. J'ai aussi compris l'importance de ce service d'Église, combien il était nécessaire que ces mêmes personnes trouvent un lieu où elles puissent être entendues.

Dire l'amitié de Dieu

Espérance et vie se compose de petites équipes où chacun peut s'exprimer en toute liberté et confiance. J'accompagne l'une d'elles, pour que ma mission diocésaine se situe bien dans le concret de tous les jours. Je ne suis pas le responsable du mouvement. J'ai cependant un rôle d'encouragement et d'aide à apporter à la responsable diocésaine et aux répondants des équipes. Ce groupe effectue, entre autres, un travail important de relecture de la manière dont sont accueillies les personnes. Une formation à l'écoute a été organisée, même si nous ne prétendons pas « être des spécialistes »...

Pour ma part, le silence est souvent la première attitude devant le désarroi, la souffrance trop grande, la question lancinante : « *Où est-il, où est-elle maintenant ?* » Chez certains, des témoignages de foi extraordinaires s'expriment ; chez presque tous en tout cas, apparaît à un certain moment un désir d'avancer vers la paix retrouvée. Vient alors le temps « du silence partagé », mais aussi celui de la Parole, de la prière parfois. Je me dois d'annoncer la compassion du Christ et la puissance de sa résurrection.

Dans ses orientations pastorales, notre évêque nous invite à « *dire l'amitié de Dieu* ». Espérance et vie est sans doute un lieu où nous pouvons la découvrir, l'approfondir, et peut-être, un jour, en témoigner.

Un autre aspect de ma mission est en effet de faire le lien entre l'évêque et le mouvement diocésain. Je profite de ce que ce dernier met à notre disposition : depuis longtemps, journées d'amitié et temps fort annuel dans une paroisse ; depuis près de trois ans et à la demande de plusieurs, récollections dans un monastère ; depuis quelques mois, mise en place d'une démarche spécifique auprès des équipes funéraires.

Voilà un aperçu d'une mission où l'on se sent « bien petit », mais où je peux trouver une joie et des amitiés profondes. Nous y expérimentons ensemble combien c'est « en équipe » que nous pouvons nous laisser conduire sur un chemin où Jésus marche avec nous.

Pierre Carrot

» vivre désormais. D'autre part, la communion vécue dans le groupe rend notre foi moins individualiste, plus solidaire, ce qui peut aider à s'engager en Eglise ou dans la société quand on quitte le mouvement, comme il nous y invite après quelques années.

Qu'est-ce que la foi chrétienne peut apporter ?

« Vous au moins, vous avez la foi ! » nous dit-on souvent. Elle apporte un réconfort, mais ne règle pas tout comme par magie. Elle dispose à envisager les choses de façon moins désespérée. C'est une force qui aide, dans les contradictions, à rester du côté de la vie. On peut crier vers Dieu, s'en prendre à lui, se lamenter, mais aussi trouver dans cette foi qui a traversé les siècles une assurance nouvelle. Il y a une richesse profonde dans l'expérience que d'autres ont faite de la mort d'un proche et de l'espérance en la résurrection. La foi nous invite à croire que notre vécu commun continue à alimenter notre vie présente.

L'association compte-t-elle des diacres veufs, des veuves épouses de diacres ? Quelle est leur spécificité ?

Ils sont peu nombreux, mais c'est une présence qui compte. Un jeune membre du bureau national est devenu veuf quelques mois après son ordination. Nous ne connaissons pas de diacres ordonnés après leur veuvage, mais plusieurs de nos prêtres accompagnateurs ont été veufs. Enfin, nous avons vu arriver récemment des veuves épouses de diacres. Tout en partageant le lot commun, ce ne sont pas des veuves et des veufs comme les autres. Ils nous paraissent peut-être mieux armés pour affronter le deuil, dans la mesure où leur foi est déjà plus structurée, mieux informée. Mais eux aussi ont besoin de soutien, et celui du groupe des diacres de leur diocèse leur est précieux.

Y a-t-il des diacres dont la mission est de collaborer à l'accompagnement que vous assurez ?

Oui : soit au niveau d'un groupe local, soit comme aumônier diocésain. C'est pour nos équipes une source d'enrichissement réciproque, à en croire le témoignage de l'un d'eux. ▀

Propos recueillis par Patrice Maincent

« Comment va

Solange Roussier explique l'expérience qu'elle a vécue face au veuvage de son père, ce qui l'a amenée à écrire un livre.

Quand m'est venue l'idée d'écrire *Veufs, la vie sans elle*, ma mère était décédée depuis quatre ans. Mon père était complètement impréparé à la situation. À 73 ans, il se trouvait néophyte face à toutes les tâches ménagères. Il avait bien ses responsabilités associatives, mais il se trouvait surtout en face d'une nouvelle réalité : l'absence de ma mère. Une épreuve qui paraît insurmontable quand on devient soudain seul. Seul ? Avec cinq filles, adultes, lancées dans la vie ! Il a traversé les premiers mois difficiles de la rupture brutale sans être exempté de larmes, de périodes dépressives, de l'envie de rien. Au fil des années, il a retrouvé « des » marques, mais non « ses » marques...

Une relation différente avec les hommes veufs

Quelque chose m'intriguait. Animés d'une affectueuse amitié, mes proches prenaient régulièrement des nouvelles. « Comment va ton papa ? » Je retenais la réponse qui me brûlait les lèvres : « Demandez-le lui ! Il sera ravi de parler avec vous ! » Toutefois, la récurrence de la question indique bien que s'adresser directement à un homme amputé de sa moitié est un pas difficile à franchir. Avec les veuves, le contact apparaît plus facile à établir, surtout entre femmes. Or, le veuvage des hommes est-il si différent de celui des femmes ? Il y a en fait bien des points communs sur le temps des obsèques, la période où l'on retrouve un nouvel équilibre, les liens avec l'entourage, la façon de relancer sa vie.

Pourquoi la relation est-elle difficile avec les veufs ? Globalement, le veuf dérange. Face à un divorcé, on peut prendre parti, le plaindre ou le critiquer. Alors que, face à celui qui n'a plus son conjoint, on se retrouve démuné. La remise en question est

ton papa? »

beaucoup plus personnelle. Rencontrer un veuf, c'est accepter le fait que la mort nous accompagne et que l'on ne peut rien y faire. Alors, comment aborder les veufs ? Qui plus est masculins ! Les hommes sont souvent pudiques, parcimonieux dans l'expression de leurs sentiments, recroquevillés quand l'émotion déborde. Et pourtant, ils ont à dire autant que les femmes sur la vie qu'ils vivent.

C'est pourquoi j'ai cherché à confronter les expériences, dévoiler les parcours individuels, aider à exprimer les sentiments profonds, sans nier pour autant le désarroi affectif, le poids des petits problèmes à surmonter quotidiennement, les difficultés à envisager parfois l'avenir et aussi les ouvertures possibles. Dans la perspective de donner à l'entourage familial et amical, quelques clés pour mieux comprendre cette étape de la vie de leur père, leur fils, leur ami ou leur voisin. Les messieurs de la seule association d'hommes veufs en France¹ avaient insisté : « *Comment les autres vivent-ils la situation ?* » Patiemment, avec le plus de délicatesse possible, j'ai interviewé une quarantaine d'hommes veufs. « *Comment ma vie peut-elle intéresser les autres ?* », disaient les uns. « *Ceci, je ne l'ai jamais dit* », confiaient les autres. Certes l'échantillon des témoins est très modeste². Veufs de tous âges, depuis le jeune homme de 30 ans jusqu'à l'aïeul de 93 ans, de toute durée de veuvage, d'une année à un quart de siècle, ils appartiennent à toutes conditions sociales et professionnelles, ne sont pas tous chrétiens. Heureusement !

Un nouveau départ ?

En effet, l'accompagnement du conjoint veuf varie selon les confessions : par exemple, un an après le décès de la première épouse, la communauté juive soutient l'homme jeune afin de l'aider à retrouver une compagne. Bref, décès brutal ou

longue bataille contre la maladie, la mort est universelle. Face à cette solitude imposée pour le conjoint vivant, l'essentiel est surtout de voir comment chacun trouve la force de repartir, faisant écho à la ténacité d'Henri Guillaumet dont l'avion s'était abîmé dans la Cordillère des Andes : « *Ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche.* »³

Pour un grand nombre, la démarche est vraiment difficile. Ils s'accrochent à leurs activités ou aux distractions qui les occupaient déjà, parfois en trouvent de nouvelles. Des veufs — les hommes plus que les femmes — poursuivent la route accompagnés et s'engagent pour certains de nouveau dans le mariage. D'autres mettent leur vie à la disposition d'un engagement spirituel, retrouvant pour la plupart des voies auxquelles ils avaient pensé dans leur jeunesse. Parmi les témoins rencontrés, l'un est devenu prêtre, l'autre diacre, un troisième moine. Tous les témoins constatent qu'inconsciemment, ils associent étroitement leur conjoint dans leurs nouvelles orientations.

Depuis la publication du livre il y a dix ans, Internet et téléphone mobile ont fait irruption dans les modes de communication. Ils modifient la façon de vivre et facilitent les contacts. Ceux-ci se font discrets et permettent sans doute d'oser mieux s'adresser directement à celui qui a perdu son conjoint. Halte pleine de réconfort et de chaleur pour l'ami veuf, souvent enveloppé dans son silence et son dialogue intérieur, alors qu'il n'a qu'une envie : parler de lui, parler d'elle. ▀



1. L'association des hommes veufs du Maine-et-Loire a été fondée en 1981 « pour créer entre eux un esprit d'entraide mutuelle ».

2. En 2002, on estimait le nombre de personnes veuves (personnes non remariées) à 6,5 % de la population française (2,2 % d'hommes et 10,5 % de femmes), soit un total de près de 626 000 hommes veufs, in *La situation démographique en 2002, Mouvement de la population*, Insee Résultats-Société n° 34, août 2004.

3. Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, Gallimard, 1939.

VEUF ORDONNÉ DIACRE

Le diaconat atténue la

Diacre, veuf et retraité, Robert Zimmermann nous fait part de son expérience.



Robert Zimmermann
Diacre

Il y a quelques mois au cours d'un pèlerinage en Terre sainte un participant, voyant que la place à côté de moi dans le car était constamment inoccupée, me dit : « *Mon cher Monsieur, avez-vous perdu votre femme ?* » Ces quelques mots, prononcés sur un ton léger mais amical, firent pourtant monter en moi une subite émotion et un flot de larmes incontrôlable.

Cela fait déjà 17 ans qu'un dimanche d'octobre Maryse, mon épouse depuis 22 ans, nous quittait à l'âge de 47 ans. Nos deux enfants étaient adolescents et étudiants à l'époque.

Ma voie était tracée, une priorité s'imposait : assumer pleinement mon rôle de père, leur permettre à tous deux de trouver la force de continuer à construire leur avenir.

Le Seigneur lui aussi a tracé sa voie dans cette situation difficile, puisqu'il m'a conduit au diaconat et je compte aujourd'hui parmi la minorité de diacres veufs, au milieu de nombreux frères diacres et mariés.

Une expérience spirituelle : l'absence-présence

Ai-je perdu ma femme ? C'est en effet comme une perte que s'exprime dans le langage courant la mort d'un proche. Pour ma part, je crois que Maryse est destinée à être sauvée plutôt que perdue. Plus les années passent, plus je la sens mystérieusement présente. C'est comme une expérience spirituelle d'une absence-présence. Une expérience qui nous introduit dans la communion des saints initiée par Jésus-Christ en son ascension

auprès du Père. Cela me dépasse et m'invite à une sorte de lâcher prise dans la confiance et l'abandon à l'amour du Père.

Le célibat pour le Royaume : un lien nouveau

Ainsi donc le jour de mon ordination, au moment du rituel prévu pour l'accord de l'épouse, l'évêque me demandait de m'engager au célibat « *pour le Royaume* », comme une anticipation : « *Il n'y a ni homme, ni femme* » (Gal 3). Cet engagement a beaucoup intrigué et intrigue encore mes enfants et bien d'autres personnes avec eux. Mais ce n'est pas le lieu ici pour approfondir ou pour s'interroger sur cette disposition particulière de l'Église catholique romaine dans laquelle je suis né.

Le décès d'un conjoint annule le sacrement de mariage. J'ai le sentiment qu'il y a cependant comme un lien nouveau, différent, plus profond et qui dépasse le précédent. J'aime dire que ce célibat consenti me met en disposition de fidélité. Pour le dire autrement, cette règle canonique dispose à une plus grande fidélité au corps du Christ. D'autre part, ce célibat rapproche aussi le diacre célibataire ou veuf de ses frères prêtres.

Cependant, j'ai la forte conviction que mon expérience d'époux et mon statut de père de famille, et depuis peu de grand-père, comme aussi la vie professionnelle passée, marquent et orientent en profondeur la façon de vivre le diaconat et de servir le Christ, son Église et ses frères aujourd'hui.

Si vivre les missions, les étapes, les événements de la vie diaconale comme veuf à côté des frères

« *Diacre, veuf et retraité. Cette situation est un piège. Je ne cacherai pas que des moments de saturation ou de découragement peuvent arriver, où je me trouve seul à devoir tenir de multiples sollicitations à la fois.* »

solitude

diacres et de leurs épouses peut parfois être délicat, je dois dire que la fraternité diaconale, les relations sincères avec les prêtres de mon secteur pastoral et aussi les liens multiples créés avant et après l'ordination atténuent l'incontournable solitude de l'état de veuf.

Le difficile équilibre

Solitude présente aussi devant la mission, ne le cachons pas. Je ne peux pas passer sous silence la difficulté qui est la mienne, comme diacre veuf, de trouver un juste équilibre entre missions et vie personnelle. Il se trouve que je cumule trois états, étant à la fois diacre, veuf et retraité.

Cette situation est un piège. Comme je cuisine ma soupe moi-même, peu importe l'heure à laquelle je la bois. Le téléphone peut sonner, cela ne dérange ni épouse, ni enfants. Je peux ajouter les missions aux missions, laisser les réunions se succéder aux réunions, sans qu'une épouse ne me rappelle à la raison. Je me qualifie parfois de diacre permanent permanent de l'Église. Je ne cacherai pas que des moments de saturation ou de découragement peuvent arriver, où je me trouve seul à devoir tenir de multiples sollicitations à la fois.

Le diacre veuf dans l'Église

Puisse donc l'Église considérer la situation du diacre veuf avec réalisme et lucidité dans ce qu'elle a de particulier.

Le diacre qui est veuf doit être accompagné, et comme tout ministre de l'Église et tout baptisé, mais plus encore parce qu'il vit seul, il doit pratiquer une relecture fréquente et fraternelle de sa vie et de ses missions. Il est primordial que parmi toutes les relations passagères que produisent les missions, le diacre veuf trouve quelques occasions privilégiées de fraternité, et le temps indispensable pour sa famille et son ressourcement personnel

et spirituel. Pour ma part je trouve ces occasions auprès de mes enfants et aussi auprès de frères moines d'une communauté au Pays Basque.

Jour après jour, dans la relation au Christ, les grâces reçues sont incomparables et la force du sacrement est là pour vivifier l'accomplissement du service au nom de Jésus Christ et de son Église. ▲

Présente dans l'absence

Elle avait 62 ans quand subitement elle nous a quittés pour aller sur l'autre rive, il y a six ans et demi déjà. Dans les semaines qui ont suivi sa Pâque, ouvrant son livre des Heures qui désormais est devenu le mien, je retrouvais une image portant au recto la mention « À deux, nous aurons la vie telle que Dieu l'a voulue, et forts l'un par l'autre, nous conduirons la barque qu'il nous a confiée », et au verso, inscrites de notre main, nos dates de fiançailles et de mariage.

Lors de nos noces d'argent, après relecture de nos 25 ans de vie commune, nous avons répondu « oui » à l'interpellation qui nous était faite en vue du diaconat. Quelques années plus tard, suivront l'ordination et neuf années de partage de nos missions respectives : elle, la catéchèse et le livre religieux, moi, une présence dans le monde de l'administration.

Depuis son départ, rien n'est plus comme avant, et mes larmes sont là. Rien ne remplacera ce qu'ensemble nous avons vécu et partagé. Pour elle, son parcours terrestre est achevé, désormais tout est remis en Dieu. Comme je le disais à un prêtre ami le matin même de ses obsèques : « Cette séparation, je l'offre à Dieu ! »

Je me surprends à agir comme elle l'aurait fait

Aujourd'hui, je la sais là où je ne suis pas encore, je suis là où elle n'est plus, poursuivant seul la traversée, espérant nos retrouvailles. Portant au doigt nos deux anneaux d'or, il m'arrive parfois de les déposer sur l'autel comme signe d'une alliance qui pour moi se poursuit autrement : unis à l'alliance du Christ dans l'eucharistie, chacun à sa place, un geste d'amour pour rendre grâce. Chaque jour, comme nous le faisons ensemble de vive voix, je la retrouve dans la prière avec son livre, une façon de redire à elle, comme à lui, malgré mes difficultés d'homme, mon attachement et ma fidélité. De nombreux amis et amies m'aident à tenir, le ministère aussi.

Servir l'autre n'a jamais été pour elle comme pour moi difficulté, et son absence permet de me révéler l'essentiel à faire vivre aux autres : aimer et servir. Mais ce qui a changé, c'est qu'aujourd'hui je me surprends parfois à agir comme elle l'aurait fait, elle, avec cette dynamique qui était sienne. Et là je découvre, qu'au fond c'est elle qui tient aujourd'hui pour nous deux la barre de notre barque, mais que c'est moi qui poursuit et révèle ici-bas ce que durant nos presque quarante ans ensemble, en s'appuyant l'un sur l'autre, nous avons cherché et partagé dans la confiance en la vie.

Jean-François Dumortier

Diacre du diocèse de La Rochelle et Saintes

Serviteur dans la souffrance

La maladie d'Alzheimer aura eu raison de Marc Seydoux. Diacre du diocèse de Paris, il s'est éteint le 6 janvier dernier. Témoignage d'Élisabeth, son épouse.

Marc a été ordonné diacre le 28 mars 1998. Il a eu, avant, de grosses responsabilités professionnelles qui nous ont fait parcourir les continents. Cela a donné à notre famille une large ouverture sur le monde.

Peu de temps après son ordination, alors qu'il avait 62 ans, il a éprouvé des troubles de mémoire et, en novembre 2000, on a diagnostiqué un début de maladie d'Alzheimer. Il savait ce qui l'attendait, car sa mère en avait été atteinte, mais, avec son humour, il m'a dit: « *Ma chérie, on va faire avec.* » Pour ma part, je disais: « *Seigneur, comment traites-tu tes amis?* » Il y avait tant de choses à faire dans le service d'Église, par exemple en pastorale familiale ou pour s'occuper des migrants. Nous avons compris qu'il serait serviteur de l'Église dans la souffrance.

En 2001, son état de santé s'est aggravé à la suite

d'un AVC qui lui a laissé des séquelles cérébrales. Il a connu des moments très difficiles à tel point qu'il était question de le mettre dans un hôpital psychiatrique. Un psychiatre remarquable est alors intervenu et m'a dit: « *Votre mari n'est pas fou, il a la maladie d'Alzheimer, il faut le soigner comme tel, lui trouver un lieu.* » Il a finalement été accueilli au foyer Soleil de la maison Marie-Thérèse, la maison des prêtres âgés de Paris. Je ne crains pas de dire que les trois ans qu'il y a passés ont été des années merveilleuses et d'une grande gaieté. Dans cette ambiance très fraternelle, il a retrouvé la paix que seul Dieu peut donner à ses amis.

Un regard de grande bonté

Au bout de trois ans, avec les enfants et le personnel de la maison Marie-Thérèse, j'ai décidé de le reprendre à la maison. Pendant sept ans, nous

« Sérieusement amputée, je continue mon chemin

Mon époux, Christian, est décédé subitement dix mois après son ordination diaconale. Après six ans de cheminement en couple vers cette ordination, me voilà seule. Que faire de ce parcours ? Certes, j'avais pleinement accepté cet engagement de Christian à devenir serviteur et témoin de l'amour de Dieu pour tous les hommes. Mon travail, des événements familiaux, ne m'ont pas laissé le temps d'imaginer vivre autre chose que ma vie de baptisée à ses côtés. La réalité devenait tout autre. La fraternité diaconale diocésaine et notamment le prêtre délégué m'ont bien fait comprendre que j'avais, malgré le

départ de Christian, toute ma place parmi eux. Pourtant, moi, je me trouvais sérieusement amputée ! Néanmoins, il me fallait très vite réagir.

En effet, en service dans le bureau diocésain, Christian avait suggéré que je fasse partie d'un binôme pour accompagner un couple en discernement. Ce groupe d'accompagnement devait débiter la semaine de son décès. Quelques semaines après, je démarrais avec ce groupe. Qu'est-ce qui m'y a encouragée ? Probablement le fait d'avoir été « mise en route » par Christian. Par ailleurs, dans notre diocèse, les diacres et leurs épouses



© Virginia Castro/Clitic

▲ Face à l'épreuve,
la fraternité diaconale
demeure un soutien.

avons vécu dans notre maison normande, aidés par un personnel médical merveilleux. Il a perdu progressivement l'usage de la parole, mais avec ses yeux, il nous disait son amour. L'eucharistie que je pouvais lui apporter chaque jour était sa force. Je lui disais : « Tu es mon tabernacle. » Nous vivions la souffrance, mais une souffrance qui n'était pas triste. Il portait sur tous les siens un regard de grande bonté. Grâce à KTO, « l'église de Bon-Papa » comme disait un de nos petits-enfants, nous sommes restés unis à notre diocèse tous les jours par les vêpres et les événements d'Église. Aujourd'hui, je reste attachée aux diacres et

épouses du diocèse, mais je veux aussi et d'abord, à l'égard de nos quinze petits-enfants, bientôt 17, être fidèle à ce que Marc m'a demandé depuis le début de notre mariage : « Je voudrais que tu sois une bonne grand-mère. » Pendant les onze années de la maladie de Marc, le Seigneur a comblé notre vie de sa présence. Quand quelqu'un souffre, Dieu est là. Comment ne pas rendre grâce pour cette présence permanente à nos côtés chaque jour. Marc nous a quittés. Dieu est toujours là, bien présent, avec Marc, de façon encore mystérieuse... Je veux le croire. ▲

vers Dieu »

se retrouvent, deux à trois fois par trimestre, en petites fraternités. Là aussi, j'avais la liberté d'intégrer ou pas une fraternité. Comment pouvais-je vivre moi-même ces rencontres qui sont l'occasion, notamment, de relire les missions des diacres ? J'ai alors décidé d'y assister une première fois et finalement, j'y suis restée fidèle. Ces deux groupes m'ont aussi aidée à participer aux deux rencontres annuelles organisées pour tous les diacres du diocèse et leur épouse. J'ai aussi fait une formation, proposée aux nouveaux diacres de la région et

ouverte aux épouses. L'accueil qui m'a été fait, m'a aidée à bien vivre ce moment. Dans la foi, je suis persuadée que Christian, près de Dieu, poursuit sa mission de diacre. Et pour l'instant, c'est ainsi que depuis dix-huit mois, soutenue par l'Eglise du Ciel et de la Terre, j'essaie de continuer mon chemin vers Dieu. ▲

Nicole Lecoq

« Quand l'époux leur aura été enlevé... »

Yvonne Samain a vécu avec son mari pendant vingt-trois ans. Veuve depuis 1966, elle est mère de neuf enfants et compte trente petits-enfants et dix-sept arrière-petits-enfants. Elle nous livre son regard biblique sur le veuvage.

C'est avec la grâce du Seigneur qu'il nous faut entrer dans le mystère du veuvage. Aux pharisiens qui interrogent Jésus sur le fait que ses disciples ne jeûnent pas, Jésus répond : « *Est-ce que vous pouvez faire jeûner les compagnons de l'époux, tandis que l'époux est avec eux ? Viendront des jours... quand l'époux leur aura été enlevé... alors ils jeûneront en ces jours-là* » (Mt 9, 14-15 ; Mc 2, 19-20 ; Lc 5, 34-35). De la méditation de ces textes, se dégagent deux vérités sur le sacrement de mariage.

Une rupture radicale du mariage

Le veuvage marque dans le mariage une rupture radicale. Il y a un avant et un après.

Dans l'« avant », les sens des époux sont comblés. Ils voient, ils touchent, ils entendent, ils s'attendent. Dans l'« après », c'est le grand saut dans l'inconnu. Les sens ne servent plus. C'est un traumatisme douloureux. Il ne reste à celui qui demeure sur terre qu'une interrogation angoissée : que sommes-nous désormais ?

L'Évangile est un merveilleux trésor de réponses aux interrogations des hommes. Les noces de Cana tracent un premier chemin à vivre avec la Vierge Marie. Les jarres sont vides : plus de danses, plus de baisers, plus de caresses. Au veuf qui découvre ce vide, il appartient de devenir capacité. Entre les mains de Dieu, il s'initie au renoncement, s'affranchit de tout regret, s'abandonne en paix au vouloir de Dieu... Alors son cœur se remplit de richesses nouvelles. À la présence physique, succède un envahissement



© VINCENT/Sanctuaire Lourdes/CHRIC

spirituel. Il découvre que celui qui était à côté de lui est désormais en lui. En lui, il est à l'œuvre pour l'aider à cheminer vers le Royaume où ceux qui s'aiment ne peuvent être séparés. Un partage nouveau d'existence s'établit dans un silence priant où se résolvent saintement joie et peine.

Dans l'attente des retrouvailles éternelles

Il est important que le veuf sache qu'il demeure signifiant dans son sacrement de mariage. Si les époux sur terre doivent dire l'amour du Christ pour son Église : sa fidélité, sa tendresse, sa compassion, sa miséricorde, sa grâce... dans son veuvage, celui qui reste ici-bas, rappelle à l'Église qu'elle aussi est veuve, qu'elle doit jeûner, prier, aimer, rester fidèle et partager tout avec son céleste Époux dans l'attente des retrouvailles éternelles. ▀

LES VEUVES DANS LA BIBLE

Un ferment de diaconie

Prêtre du diocèse de Lille, Fabien Blanquart est un ancien responsable du diaconat national. Bibliste, il a écrit notamment un ouvrage de références bibliques concernant le diaconat (*Le Serviteur*, Cerf, 2000).

Les veuves sont mentionnées 72 fois dans le premier Testament et 27 fois dans le second. Étonnamment, les premières citations font référence à leurs relations avec les prêtres. Le Lévitique n'interdit pas aux prêtres de prendre pour femme une veuve (Lv 21,7). Toutefois, plus tard, Ezéchiel n'autorisera le mariage avec une veuve que lorsqu'elle a été veuve d'un prêtre: « *Ils n'épouseront pas de femme veuve ou répudiée, mais seulement des vierges de la race d'Israël; ils pourront épouser la veuve d'un prêtre* » (Ez 44,22).

Mais c'est surtout en raison de leur situation sociale qu'elles sont mentionnées, et elles le sont au même titre que les orphelins. Elles font partie des plus opprimées de la société: « *Tes chefs sont des rebelles, complices de violence. Ils ne rendent pas justice à l'orphelin et la cause de la veuve n'arrive pas jusqu'à eux* » (Is 1,23; 10,2). Elles sont donc souvent opposées aux « *grands* » de la cité qui n'agissent pas conformément au Seigneur. Lui rend justice à la veuve et à l'orphelin et il aime l'émigré (Dt 10, 18). La rencontre entre la veuve de Sarepta et le prophète Élie en est un magnifique exemple (1R 17,12).

Cette situation sociale de la veuve va traduire la situation de la ville de Jérusalem détruite. Elle va être lue et relue comme celle de la veuve dans la société de l'époque: « *Comment elle habite à l'écart, la ville*

qui comptait un peuple nombreux! Elle se trouve être comme une veuve » (Lm, 1,1). Cet appel à l'attention aux veuves se poursuit dans le second Testament au sein de l'Église naissante. C'est parce que leurs veuves sont oubliées dans le service quotidien que les chrétiens de culture grecque protestent. C'est alors pour résoudre le problème qui est celui de la diaconie de l'Église qu'on ordonne sept hommes aux noms grecs. Ils répondent à ce souci, mais pas seulement à celui-là, si l'on songe au parcours que suit Philippe. À propos d'une insuffisante attention à la diaconie, en accord avec la communauté, les apôtres établissent des ministres qui seront responsables de la communauté de langue grecque.

Appliquée à toute bonne œuvre

La première épître à Timothée distingue trois sortes de veuves: le groupe de femmes assistées par l'Église parce que sans famille, la communauté de celles qui rendent service à l'Église et qui sont sans famille, celles qui sont jeunes et dissipées. Pour être inscrite au groupe des veuves, la femme doit être âgée de 60 ans, n'avoir eu qu'un seul mari, être connue pour ses bonnes œuvres, avoir élevé ses enfants, avoir exercé l'hospitalité, lavé les pieds des saints, assisté les affligés, s'être appliquée à toute bonne œuvre (1Tm, 5, 9s).

L'attention aux veuves va donc se renforcer dans les communautés comme une attention aux pauvres et elle sera la manifestation de la diaconie de l'Église exercée à l'égard de membres de la communauté. Il n'est donc pas possible qu'une Église qui vit la royauté du Christ, de son sacerdoce, ne manifeste pas sa diaconie à l'égard de ses membres pauvres et « *saints* ». ▀

Pour aller plus loin

Un mouvement et une revue

• Espérance et vie, mouvement chrétien pour les premières années de veuvage. Présidente: Michèle Taupin. Secrétariat: 20, rue des Tanneries 75013 Paris.

Tél.: 01 45 35 78 27 et 01 45 35 15 14.

Site Internet: esperanceetvie.com
Revue trimestrielle: *Espérance et vie*.

Trois livres majeurs

• Solange Roussier, *Veufs, la vie sans elle: première enquête sur un monde*

discret, Bayard éditions, 2000.

• Nadine Beauthéac, *100 réponses aux questions sur le deuil et le chagrin*, Albin Michel, 2010.

• Christophe Fauré, *Vivre le deuil au jour le jour*, Albin Michel, 2004

Deux sites Internet

• Nadine Beauthéac: www.nadinebeauthéac.com
• Dr Christophe Fauré: www.traverserledeuil.com